

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 25/1 (1998)

DOI: 10.11588/fr.1998.1.61191

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

à la revendication de la primatie par Cologne, aux dépens de Trèves et Mayence, qui se lancent d'ailleurs dans des campagnes d'écriture du même ordre, au point que Stéphanie Coué peut parler de « guerre des Vitae » (Vitenkrieg). Cette proposition de lecture du texte est soutenue par le rapprochement d'Héribert avec saint Pierre, Cologne devenant par conséquent, tout comme Rome, une *mater ecclesiarum*. La difficulté et la noblesse du style confirment que le texte ait été conçu comme un outil de prestige et d'apparat: il est écrit en prose rimée et rythmée, n'est pas dénué d'enflure ni de maniérisme, et, surtout, la distribution des chapitres est marquée par un symbolisme des nombres.

L'intérêt de ce livre, dont il n'est possible de faire ici qu'une présentation partielle, est multiple. Ces *Vitae* d'évêques du XI<sup>e</sup> siècle n'avaient pas suscité d'études d'ensemble depuis une dissertation d'Oskar Köhler datant de 1935. Elles sont considérées ici comme des sources historiographiques à part entière, et retrouvent toute leur valeur documentaire, au lieu d'être traitées comme des récits passe-partout. Elles sont en outre analysées comme des objets littéraires, et une attention particulière est accordée aux procédés les plus originaux et les plus marquants de chacune d'entre elles, alors que trop souvent les études se cristallisent autour de leurs *topoi*. Sans doute ces *Vitae* d'évêques, rédigées au XI<sup>e</sup> siècle dans des milieux très bien connus de l'historien, se prêtent-elles presque idéalement à une telle approche. Les scénarios proposés par Stéphanie Coué sont toujours convaincants, mais le non-spécialiste, devant des démonstrations si lisses, se prend malgré tout à douter parfois: dans le foisonnement des événements, ne pourrait-on trouver d'autres motivations possibles pour l'écriture d'une *Vita*? En l'absence de toute confiance des hagiographes sur la question, ne pourrait-il y avoir d'autres *causae scribendi*, capables de rendre compte aussi bien du moment et du lieu d'écriture que des formes littéraires choisies? Une recherche de l'intention tacite de l'hagiographe (« ungenannte Absicht ») peut-elle donner autre chose qu'une probabilité? Et à supposer même qu'on arrive à une certitude, quelle est la part de cette motivation concrète dans le choix des formes littéraires?

Il est vrai que ce livre ne prétend pas épuiser toutes les lectures possibles, et d'autres pistes restent à suivre, qui peut-être confirmeront les propositions faites ici. Entre autres, une étude de la tradition manuscrite de ces textes pourrait permettre de mesurer les rapports entre leurs *causae scribendi* et leur succès, à l'intérieur et à l'extérieur de la sphère sociale pour laquelle ils ont été conçus.

Monique GOULLET, Paris

Arnulf von Mailand: *Liber gestorum recentium*, éd. par Claudia ZEY, Hannover (Hahn) 1994, VIII–298 p. (Monumenta Germaniae Historica. Scriptorum rerum Germanicarum in usum scholarum separatim editi, 67).

Le *Liber gestorum recentium* – pour restituer à l'œuvre le titre qui paraît le plus approprié – d'Arnulf de Milan est, avec l'*Historia Mediolanensis* de Landulf Senior, la *Vita Arialdi* d'André de Strumi et le *Liber ad amicum* de Bonizon de Sutri l'une des quatre sources de base sur lesquelles repose notre connaissance de la Pataria milanaise<sup>1</sup>. De ces quatre auteurs, Arnulf est le seul pour lequel on dépendait encore d'une édition ancienne et insuffisante, celle de L. C. Bethmann et W. Wattenbach (MGH SS 8, 1848). C'est dire toute l'utilité de l'édition que procure ici Claudia Zey. Après avoir repris à nouveaux frais le problème de la tradition manuscrite d'Arnulf<sup>2</sup>, et lui avoir consacré en 1993 une thèse dirigée par R. Schief-

1 On trouvera un excellent exposé critique sur les sources de la Pataria milanaise dans P. GOLINELLI, *La Pataria. Lotte religiose e sociali nella Milano dell' XI secolo*, 1984.

2 Claudia ZEY, *Zur Entstehung und Überlieferung des Liber gestorum recentium Arnulfs von Mailand*, dans: *Deutsches Archiv* 49 (1993) p. 1–38.

fer, elle en résume ici fort bien les conclusions dans une ample introduction (p. 1–105) qui précède l'édition même du *Liber gestorum recentium* (pp. 109–232). Sans reprendre en détail l'exposé de la tradition manuscrite d'Arnulf pour laquelle il y a lieu de se reporter, désormais, à l'étude approfondie parue dans le *Deutsches Archiv* de 1993, notons simplement que Claudia Zey a pu utiliser, outre les neuf manuscrits connus directement ou indirectement de ses devanciers, trois nouveaux manuscrits dont aucun, à vrai dire, n'a une importance décisive pour l'établissement du texte. Celui-ci, au demeurant, n'est pas sans refléter une situation assez particulière. Si la tradition du texte d'Arnulf repose en effet sur douze manuscrits au total, quatre seulement parmi eux sont médiévaux et huit postérieurs au XV<sup>e</sup> siècle. Sur les quatre manuscrits médiévaux, aucun d'autre part n'est antérieur à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle. C'est dire que deux siècles environ séparent les plus anciens de la fin de la rédaction par Arnulf de son *Liber gestorum* que l'on peut fixer vers la fin de l'année 1077. A cette première difficulté, qui découle du simple état de fait de la tradition manuscrite, s'en ajoute une seconde, qui tient à la structure même de l'œuvre et à son élaboration étalée sur plusieurs phases de rédaction. La tradition nous a en effet transmis le texte d'Arnulf en deux états. Une version brève divisée en trois livres répond au projet initial de l'auteur qui était de narrer les *gesta* des rois d'Italie et des pontifes milanais à partir de l'archevêque Arderico (936) et conduit le récit jusqu'en janvier 1072. Par adjonctions successives, Arnulf a ensuite consacré un quatrième livre à la fin de la Pataria qu'il considère comme accomplie avec la mort d'Erlembald (avril 1075). Dans un cinquième livre, enfin, il a poursuivi son récit jusqu'à l'été 1077, après avoir narré l'épisode de Canossa, le retour à Rome de Grégoire VII et ce qui lui apparaît comme le triomphe de la papauté réformatrice. A la suite d'une analyse très attentive des caractéristiques internes et externes de l'œuvre dans la double rédaction que nous a transmise sa tradition manuscrite, l'éditeur conclut à une double reconnaissance de paternité en faveur d'Arnulf. C'est à ce dernier qu'il conviendrait d'attribuer la division des rédactions successives en trois puis cinq livres. La distribution interne du récit en chapitres à l'intérieur de chaque livre répondrait en revanche à des exigences de commodité de lecture introduites postérieurement mais présentes dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle dans notre plus ancien témoin manuscrit de la version longue, le manuscrit E de la Biblioteca Estense de Modène. C'est ce témoin le plus ancien de la version longue que l'éditrice a justement retenu comme manuscrit de base, en privilégiant pour le texte de la version brève deux autres témoins médiévaux, le ms. M (Yale, Beinecke Library, Ms 642) et le ms. H (Milan, bibl. Ambrosiana H 89 inf.), respectivement de la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et du début du XV<sup>e</sup> siècle.

Sur cette base dont le bien-fondé est solidement établi, l'analyse comparative des deux versions a été menée avec rigueur et même minutie. Les remaniements relevés entre la version longue en cinq livres et la rédaction courte en trois livres se révèlent pour la plupart légers et sans grande portée. Il s'agit souvent de l'intégration de gloses marginales apportant des précisions qui se révèlent d'ailleurs parfois fausses à l'examen. L'analyse permet dans certains cas de les tenir pour postérieures à Arnulf. Les remaniements attribuables à ce dernier ne constituent pour la plupart que des retouches stylistiques concernant des mots ou des expressions isolées. Ils traduisent à la rigueur, comme l'éditrice le souligne bien, un certain souci de présenter sous un jour plus favorable la position du clergé ambrosien dans les luttes qu'il a alors soutenues. En aucune manière, on ne saurait déceler dans la version longue un travail de réécriture en profondeur du texte initial de la rédaction en trois livres transmis par les manuscrits M et H. Ces conclusions justifient le parti éditorial suivi: 1) éditer la version longue à partir du manuscrit E considéré comme le meilleur témoin de la dernière version laissée par Arnulf; 2) indiquer par un système de renvois par astérisques les variantes de la rédaction brève imputables à la première rédaction par Arnulf des livres I–III; 3) regrouper les autres variantes dans l'apparat critique en renvoyant en note à l'examen que l'éditrice a fait de ces intégrations dans son article du *Deutsches Archiv* de 1993.

Un tel parti paraît la sagesse même et semble bien adapté à la situation créée par la tradition manuscrite. Avec clarté dans l'établissement du texte et, ajoutons-le, avec précision et efficacité dans l'annotation, cette nouvelle édition du *Liber gestorum recentium* d'Arnulf répond de la meilleure manière aux sollicitations variées de tous les utilisateurs de cette source importante pour l'histoire de Milan au XI<sup>e</sup> siècle, pour celle du *regnum*, de la Pataria et de la réforme grégorienne. Elle met à notre disposition un texte aussi sûr que le permet une tradition manuscrite sur laquelle pèse, en tout état de cause, l'absence de témoins plus ou moins proches de l'auteur. Elle offre en outre un panorama assez exact du travail du texte par Arnulf lui-même et de sa réception entre la mort d'Arnulf (vers 1078) et le plus ancien témoin manuscrit (seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle). On doit enfin savoir un gré particulier à l'éditrice pour l'attention portée aux éditions antérieures d'Arnulf, établies par G. W. Leibniz (1711), par L. A. Muratori et Orazio Bianchi (1723) et par L. C. Bethmann et W. Wattenbach (1848). Comme Landulf Senior, Arnulf fait en effet partie de ces auteurs en qui la tradition historiographique a, dès l'époque des Lumières, reconnu des témoins majeurs de l'expression d'une conscience civique de l'Italie pré-communale et communale.

Pierre TOUBERT, Paris

Hubertus SEIBERT, *Abtserhebungen zwischen Rechtsnorm und Rechtswirklichkeit. Formen der Nachfolgeregelung in lothringischen und schwäbischen Klöstern der Salierzeit (1024–1125)*, Mainz (Gesellschaft für mittelrheinische Kirchengeschichte) 1995, 555 S. (Quellen und Abhandlungen zur mittelrheinischen Kirchengeschichte, 78).

Ce livre consacré à l'étude du processus d'élévation abbatiale «entre norme et réalité juridique», est une version raccourcie et remaniée d'une dissertation soutenue par l'auteur à Mayence en 1990.

Selon la loi du genre, la suite de l'introduction est consacrée à une mise au point sur l'état de la recherche sur l'élection abbatiale, autour de trois points principaux, l'application du chapitre 64 de la règle de saint Benoît, la réglementation de l'élection abbatiale dans les textes juridiques, diplomatiques et monastiques, la pratique de l'élection et de l'installation des abbés et des abbesses au Moyen Âge. L'A. y fait la démonstration de sa maîtrise de la bibliographie tant ancienne que récente. L'insuffisance, selon lui, de ces études justifie la rédaction de cet ouvrage, d'autant plus que l'abbé occupant une position-clé, le problème de son élection est un des enjeux des réformes monastiques et de la réforme de l'Eglise en général qui se déroulent pendant la période choisie (1024–1125). L'époque salienne permet de mettre en évidence les continuités et les ruptures avec l'époque ottonienne tandis que le choix des duchés de Lotharingie et de Souabe est justifié par le fait que le monachisme y est ancien, mais aussi par l'influence qu'ont exercé en Lotharingie les grands centres de réforme monastique de l'époque ottonienne, Gorze et Saint-Maximin de Trèves, et de l'époque salienne, Saint-Vanne de Verdun et Stavelot; le voisinage de la Bourgogne fait également de ces deux régions des zones d'influence clunisienne.

L'A. considère l'époque salienne comme une époque de profonds changements qui ne sont pas sans conséquence sur le processus de l'élévation abbatiale: sacralisation de la royauté et essor de la papauté qui devient la plus haute autorité politique et morale et prétend à la direction de l'Eglise toute entière; rénovation dans l'Eglise et dans la société, accompagnée de la fondation et de la restauration d'églises et de monastères et d'un plus grand souci des âmes et de la mémoire des défunts; croissante collaboration des princes au gouvernement du royaume et renouveau d'autorité du droit.

Pour connaître les fondements juridiques du processus d'élévation abbatiale et la façon d'agir de ceux qui y participent, l'A. a choisi deux approches qui correspondent aux deux